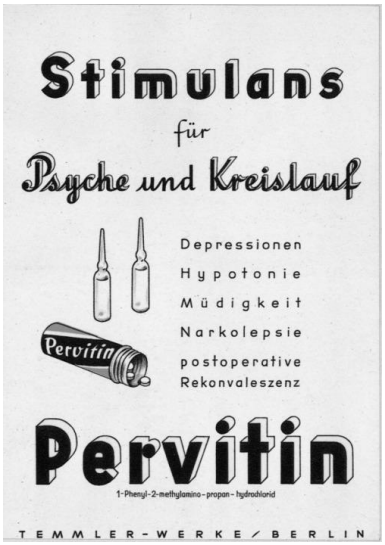
Nazis dans la poudre: un essai révèle, un roman anticipe

PAR LISE WAJEMAN
ARTICLE PUBLIÉ LE JEUDI 13 OCTOBRE 2016

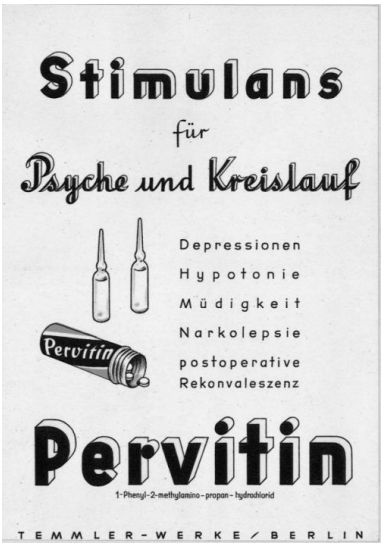


« Pervitine. Stimulant pour le psychisme et la circulation sanguine. Dépression, hypotonie, fatigue, narcolepsie, convalescence postopératoire »

Dans *L'Extase totale*, Norman Ohler raconte l'histoire du III[e] Reich du côté des stupéfiants, sans minorer la responsabilité de Hitler. Dès1933, Leo Perutz, avec son roman *La Neige de saint Pierre*, envisageait les liens entre drogue et nazisme.

Pralines de chocolat à la méthamphétamine, chewing-gums à la cocaïne, barres de vitamines aux stéroïdes ne sont pas les sucreries en vogue d'un Willy Wonka hallucinogène mais quelques-unes des drogues inquiétantes que le régime nazi aura développées. Norman Ohler en fait l'histoire dans un essai informé que publient les éditions La Découverte, *L'Extase totale*. Lors de sa parution en 2015 en Allemagne, le livre avait suscité la polémique, accusé de sensationnalisme, ou de vouloir minorer la responsabilité de Hitler, dépeint dans sa dernière période comme un junkie en manque. Mais les autorités que sont Hans Mommsen et Ian Kershaw, grands spécialistes du III[e] Reich, ont adoubé l'ouvrage, et le lecteur, parfois ahuri par ce que raconte le livre en matière de stupéfiants nazis, doit en convenir : cet essai constitue l'un des grands jalons de l'histoire pharmacologique des guerres, qui commence à s'écrire (un livre récemment paru aux États-Unis offre une synthèse sur le sujet : *Shooting Up. A Short History of Drugs and War*, de Lukasz Kamienski, Oxford University Press, 2016).

Un certain nombre des éléments qu'évoque Ohler sont connus, mais jamais l'enquête n'avait été menée de manière aussi systématique, et l'auteur exhume des documents restés jusque-là inédits. L'ouvrage se concentre sur deux fronts : d'une part, le développement de drogues qui visent à galvaniser la population et à doper les soldats ; d'autre part, la polytoxicomanie grandissante de Hitler au fur et à mesure de la guerre. On ne destine pas les mêmes produits au peuple et à son chef.



« Pervitine. Stimulant pour le psychisme et la circulation sanguine. Dépression, hypotonie, fatigue, narcolepsie, convalescence postopératoire »

En 1937, les laboratoires Temmler brevètent un psychotrope sous le nom de Pervitine – c'est le même produit qu'on appellera à partir des années 1980 Crystal Meth ou Ice. À l'époque, l'usage en est recommandé pour susciter *« le retour de la joie de vivre »*, soigner la frigidité féminine, mincir, mais il s'avère aussi utile pour soutenir le rendement imposé aux travailleurs dans une société productiviste moderne, être à la hauteur de l'exaltation de la force que proclame le régime nazi. La Pervitine est disponible sans ordonnance jusque fin 1939, et elle va rapidement trouver un autre usage, une application militaire. La Wehrmacht découvre en réalisant une

batterie de tests sur des élèves officiers médecins que ce médicament permet de résister au sommeil, et constitue donc *« une substance militairement précieuse »* : elle est distribuée à haute dose aux troupes chargées d'envahir la Pologne, puis intégrée à l'équipement sanitaire des soldats qui s'apprêtent à franchir les Ardennes, pour leur permettre de ne pas dormir, d'aller vite, et de susciter ainsi l'effet de surprise qui sera décisif dans l'invasion de la France. L'armée commande trente-cinq millions de doses de méthamphétamine. Pour atteindre Sedan, un général ordonne aux soldats : *« J'exige de vous que vous ne dormiez pas pendant trois jours et trois nuits si cela est nécessaire. »* La Blitzkrieg est littéralement une guerre du speed. Fin 1944, alors qu'ils sont en train de perdre la guerre, les militaires de la Wehrmacht, en quête d'une « arme miracle », distribueront aux jeunes recrues un mélange de cocaïne, de méthamphétamine et d'opiacés, préalablement testé sur des cobayes en camp d'extermination.

On peut s'étonner que les nazis, avec leurs idéaux de pureté aryenne, aient à ce point drogué leurs propres soldats. De fait, la drogue est régulièrement dénoncée par le régime comme nocive, décadente, bref étrangère, juive : *« Les stupéfiants les plus allogènes, les plus étrangers à la race produisent toujours les effets les plus néfastes »*, explique un livre de 1938, qui les associe aux *« races inférieures »*. Des conditions strictes encadreront bientôt les prescriptions de Pervitine. Mais la consommation civile ne cessera pas pour autant d'augmenter ; et le Führer lui-même va s'autoriser une prise grandissante de substances. En fait, les drogues sont incontournables parce qu'elles constituent le meilleur moyen de faire advenir le surhomme que promeut l'idéologie nazie.

Tube de Pervitine

À partir de 1941, Hitler est suivi par un certain Dr Morell, qui l'accompagne dans toutes ses résidences, et le traite quotidiennement à l'aide de produits divers, administrés pour partie par le biais d'injections, une par jour en moyenne. Ohler a repris les archives qu'a laissées le docteur au sujet de son *« Patient A »*, et qui n'avaient pas été déchiffrées jusqu'ici : outre les laxatifs, vitamines, hormones, produits élaborés à partir de testicules de taureau ou de parasites hépatiques, prescrits au dictateur qui continue de se clamer végétarien, le docteur, ou plutôt le dealer de Hitler va régulièrement lui injecter un puissant dérivé de l'opium ; le Führer aura aussi droit un temps à de la cocaïne. Ohler estime que les quantités étaient telles que le dictateur était devenu un vrai toxicomane, sans qu'il en ait conscience probablement. L'auteur pense également détecter dans la déliquescence physique que connaît Hitler sur sa fin, réfugié dans son bunker, les effets d'un *« sevrage tyrannique »*.

Un tyran soumis à la tyrannie du produit, voilà qui peut modifier la compréhension qu'ont les historiens du dictateur monstrueux. Le livre prend soin de mettre en garde contre toute tentative de substituer une lecture chimique à une lecture politique de l'histoire : *« Les objectifs et les mobiles du délire idéologique* [nazi] *n'ont pas été engendrés par les drogues* […]. *Hitler ne tue pas non plus dans un aveuglement toxicomaniaque ; jusqu'à la fin, il demeure responsable de ses actes. »* N'empêche qu'à plusieurs reprises Ohler évoque l'adhésion idéologique comme l'effet de prise de drogues, lorsqu'il évoque des auditeurs enthousiasmés par un Hitler dopé, ou l'extase que connaissent les soldats survoltés sous l'effet d'excitants, ce qui les conduirait à croire à la propagande nazie. Or l'exaltation politique, si elle peut agir comme une drogue, ne peut se résumer à la prise de drogues.

Roman d'anticipation ?

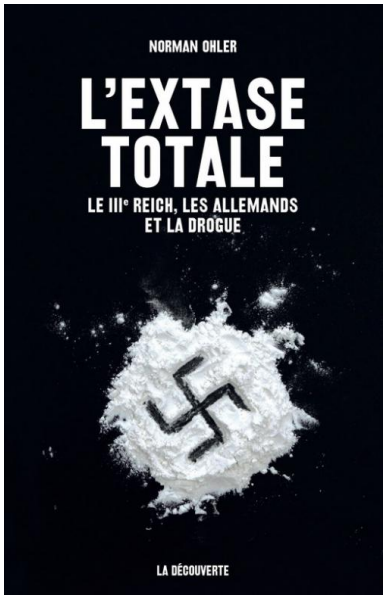
C'est ce que raconte un roman visionnaire, *La Neige de saint Pierre*, de Leo Perutz, écrivain juif viennois d'origine praguoise, dont les éditions Zulma ont entrepris de rééditer plusieurs livres. Ce *« Kafka aventureux »*, selon le mot de Borges, publie en 1933 un texte à la fois drolatique et fort sérieux, charge dont les nazis comprennent si bien le

danger qu'ils l'interdisent aussitôt. Le récit raconte comment un jeune docteur prend son poste dans un patelin de Westphalie et découvre progressivement les projets machiavéliques du potentat local : le baron von Malchin est en train d'élaborer, à partir d'un champignon parasite du blé, un produit qu'il a l'intention de faire absorber par tous ses administrés à leur insu, partant de l'idée qu'il existe *« des drogues capables de provoquer, individuellement ou collectivement, l'extase religieuse »*, une foi, un enthousiasme qui devrait permettre la restauration du Saint Empire romain germanique que le baron appelle de ses vœux. Bien entendu, *La Neige de saint Pierre*, ainsi se nommerait le champignon, est un proche cousin de l'ergot de seigle, à l'origine des épidémies que le Moyen Âge désignait comme « mal des ardents » ou « feu de Saint-Antoine », car elles se caractérisaient par des hallucinations ; quant à la nostalgie du Saint Empire, elle est associée par le baron à l'exaltation d'une *« volonté supérieure »*, qui voit dans le rétablissement de la dynastie de Frédéric II l'avenir, le salut de l'Europe. De fait, des nazis tentèrent de s'accaparer la légende de l'empereur des Romains pour faire de Hitler son héritier.

« Les pralines Hildebrand font toujours plaisir ».
Chaque chocolat contient 14 mg d'amphétamine.

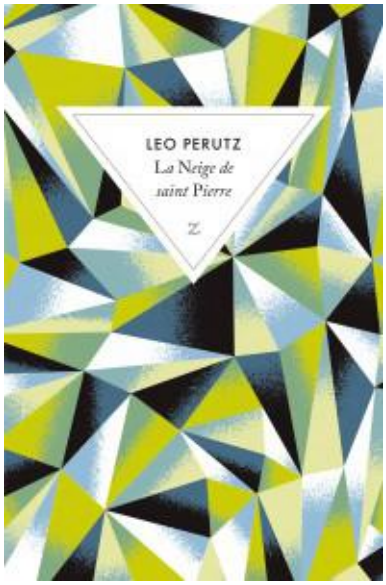
Bref, l'allégorie est transparente, et le rôle de la drogue dans le roman pourrait être considéré lui aussi comme métaphorique. On a pu parler de drogue ou de délire pour caractériser l'élan qui s'est emparé d'un peuple et l'a conduit à vénérer un leader en furie, se soumettre à un régime d'oppression, assassiner en masse une partie de l'humanité. Mais ces lectures ne nous suffisent plus depuis longtemps. On pourrait alors lire *La Neige de saint Pierre* de manière bien plus littérale, au prisme de ce que raconte le livre de Norman Ohler, qui n'évoque malheureusement pas le texte de Perutz. Il s'agirait d'un roman d'anticipation, qui annoncerait dès 1933 comment le régime nazi va effectivement shooter sa propre population. À ce titre, le livre pourrait presque figurer dans l'essai que publie ces jours-ci Pierre Bayard au sujet des œuvres littéraires qui *« semblent décrire le futur et donner le sentiment que l'auteur a disposé un moment d'un accès privilégié à des événements qui ne se sont pas encore produits »* (*Le Titanic fera naufrage*, Les Éditions de Minuit).

Le roman déjoue cependant les calculs du baron pour s'offrir un retournement revigorant : si les drogues sont capables de déclencher chimiquement des passions, elles ne peuvent en revanche déterminer leur objet, et le dealer autocrate paiera cher ses tentatives toxiques. Le livre s'offre le luxe, qui a coûté à son auteur, d'être à la fois une parabole sérieuse anticipant la terreur nazie et un pied de nez comique contre le régime. Mais surtout, les hallucinations les plus vives ne sont pas tant celles qu'éprouvent les habitants drogués que le narrateur du livre lui-même, qui ne sait jamais s'il vit une réalité ou un cauchemar, si ce qu'il décrit a bien eu lieu ou est l'effet de son délire. Baigné dans cette incertitude, le roman entraîne le lecteur dans un monde incertain, double, tantôt effrayant tantôt cocasse : les pouvoirs de la littérature se mesurent ici à ceux de la drogue, et le roman offre un trip fantastique.



La couverture du livre « L'Extase totale » de Norman Ohler

Norman Ohler, *L'Extase totale. Le III^e Reich, les Allemands et la drogue*,
traduit de l'allemand par Vincent Platini,
La Découverte, 256 pp., 21€.



La couverture du livre « La Neige de saint Pierre » de Leo Perutz

Leo Perutz, *La Neige de saint Pierre*,
traduit de l'allemand par Jean-Claude Capèle,
Zulma, 240 pp., 9,95€.

Directeur de la publication : Edwy Plenel
Directeur éditorial : François Bonnet
Le journal MEDIAPART est édité par la Société Editrice de Mediapart (SAS).
Durée de la société : quatre-vingt-dix-neuf ans à compter du 24 octobre 2007.
Capital social : 28 501,20€.
Immatriculée sous le numéro 500 631 932 RCS PARIS. Numéro de Commission paritaire des publications et agences de presse : 1214Y90071 et 1219Y90071.
Conseil d'administration : François Bonnet, Michel Broué, Laurent Mauduit, Edwy Plenel (Président), Sébastien Sassolas, Marie-Hélène Smiéjan, Thierry Wilhelm. Actionnaires directs et indirects : Godefroy Beauvallet, François Bonnet, Laurent Mauduit, Edwy Plenel, Marie-Hélène Smiéjan ; Laurent Chemla, F. Vitrani ; Société Ecofinance, Société Doxa, Société des Amis de Mediapart.
Rédaction et administration : 8 passage Brulon 75012 Paris
Courriel : contact@mediapart.fr
Téléphone : + 33 (0) 1 44 68 99 08
Télécopie : + 33 (0) 1 44 68 01 90
Propriétaire, éditeur, imprimeur : la Société Editrice de Mediapart, Société par actions simplifiée au capital de 28 501,20€, immatriculée sous le numéro 500 631 932 RCS PARIS, dont le siège social est situé au 8 passage Brulon, 75012 Paris.
Abonnement : pour toute information, question ou conseil, le service abonné de Mediapart peut être contacté par courriel à l'adresse : serviceabonnement@mediapart.fr. ou par courrier à l'adresse : Service abonnés Mediapart, 4, rue Saint Hilaire 86000 Poitiers. Vous pouvez également adresser vos courriers à Société Editrice de Mediapart, 8 passage Brulon, 75012 Paris.